LETTRE

DU

PÈRE ÉTERNEL;

A M. DE LAMETH.

LETTRE
DU
PÈRE ÉTERNEL,
A M DE LAMETH,

Tant pour lui que pour son frère, MM. *Duport*, *Barnave*, *Delaborde*, *le duc d'Aiguillon & consors.*

Je vous fais cette lettre, mon cher fils, pour vous consoler, vous & vos amis (car en m'adressant à vous, comme président, je parle à tous vos coopérateurs) pour soutenir votre courage éprouvé par des traverses auxquelles vous ne vous attendiez pas, & vous donner en même tems quelques avis dont vous avez besoin.

De grands & fins politiques comme vous, sentent bien qu'une grande entrepise ne peut point s'achever sans obstacles & sans accidents. La gloire consiste à les vaincre & à les réparer.

C'eſt un deſſein ſublime que cette république fédérative que vous voulez établir. Mais il ne faut pas vous étonner qu'il révolte certains eſprits. Ils ne peuvent pas tous s'élever à la hauteur de vos conceptions. Les gens ordinaires, ces gens qui vont toujours terre à terre, ne concevront jamais la nature de cette liberté nouvelle dont vous préſentez au peuple l'appât enchanteur. Ces gens-là, encore entachés des vieilles idées, appellent cela de *la licence*, *du déſordre*, *de l'anarchie.* Ils veulent un gouvernement, des loix & de la ſubordination. Il eſt une claſſe d'hommes chez laquelle vous ne parviendriez pas à détruire ces antiques préjugés. Je ne vous conſeille point de l'entreprendre. Il faut les laiſſer dire.

Ils ont tort d'ailleurs. C'eſt à faux, & ce doit être pour vous un grand ſujet de conſolation, c'eſt à faux qu'ils vous accuſent de ne point vouloir de gouvernement ni de loix. La république fédérative n'eſt elle donc pas une eſpèce de gouvernement ? N'a-t-elle pas ſes loix ?

Ils diſent, les méchans, que vous ne voulez établir cette ſorte de gouvernement, que pour vous mettre à ſa tête, & vous emparer de tout le pouvoir. Mais cela eſt de toute juſtice. Et qui donc ſauroit mieux régler le mouvement d'une

machine, que celui qui l'a imaginée & construite? Moi-même, mes enfans, lorsque je vous ai inspiré ce magnifique dessein, j'ai bien pensé que vous continueriez de le suivre après son accomplissement. C'est la récompense qui doit couronner vos travaux. Pourquoi voudroit-on que vous travaillassiez pour d'autres? Pourquoi exigeroit-on que vous ne pensassiez point à vous? *Charité bien ordonnée, ne commence-t-elle pas par elle-même?*

On prétend que si vous parveniez à votre but, que si une fois vous vous étiez emparé du pouvoir, vous le rendriez plus dure & plus tyrannique qu'il n'a jamais été. Ah! c'est que l'on connoît un peu votre caractère. On se souvient encore de la cour que vous avez faite au despotisme, des faveurs que vous en avez reçues. Mais tout est bien changé. Votre popularité est maintenant prouvée par des faits qui auroient fait rougir les républicains les plus féroces de l'ancienne Rome: & l'on ne peut pas douter de votre aversion pour le despotisme, lorsqu'on vous a vus, *oubliant tous les principes de reconnoissance, & même les leçons de la prudence*, vouloir anéantir toute autre pouvoir que le vôtre.

Je crois bien qu'une fois revêtus de l'autorité qui fait l'objet de vos nobles desirs, vous arrêtez

riez, vous contiendriez sévérement ces emportemens du peuple dont vous n'auriez plus à faire, & que vous excitez aujourd'hui pour le bien de vos grands intérêts : mais cela est tout simple. Il faut bien que tout ait un terme, & le désordre qui vous auroit été utile, finiroit par devenir dangereux. Je crois bien aussi que vous vous vengeriez ouvertement de vos ennemis. Cela est encore dans l'ordre de la nature. La vengeance est la vertu des grandes ames. Sylla, Auguste, ont-ils pu asservir leur patrie sans le secours des proscriptions ? N'allez pas dire que je fais une comparaison gauche, puisque Sylla & Auguste ont fait d'une république une monarchie, tandis que vous voulez faire d'une monarchie une république : car, voyez-vous, moi qui sais l'avenir, je me souviens du passé, & je sais très-bien que les Triumvirs ont tenu précisément votre conduite ; je sais encore très-bien, qu'en suivant la même route, vous arriverez au même terme.

Mais brisons là dessus, car nous dévoilerions trop la mèche.

C'est aussi un avis que je veux vous donner en passant. Vous vous découvrez trop. Vous manquez souvent de finesse, & c'est une grande faute en politique.

Par exemple, vous voulez faire adopter par votre aſſemblée, un decret qui ſervira au mieux vos projets, cela eſt prudent. Pour y parvenir, vous aveuglez le peuple ſur ſes vrais intérêts, cela eſt adroit. Vous l'armez pour ſoutenir votre ouvrage par la force & la violence, cela eſt ſage. C'eſt bien prendre ſes précautions. La veille du grand jour vous donnez à dîner au peuple des halles, vous buvez avec eux, c'eſt, encore fort bien. Il faut ſoutenir & exciter le zèle de ſes bons amis. Mais enſuite vous allez, comme des enfans, vous livrer à des menaces en pleine aſſemblée ; cela eſt gauche. Vous ſortez de la ſalle à pluſieurs repriſes pour aller haranguer le peuple par vous raſſemblé ſur la terraſſe ſous les fenêtres du lieu de l'aſſemblée ; vos aides de camp au palais-royal commandent *en votre nom*. Tout cela eſt d'une imprudence extrême. On ſait tout d'un coup les auteurs des expéditions, on ſait qui eſt-ce qui a commandé les coups, & d'où ils partent, & l'on reconnoît clairement des chefs de parti dans ceux qu'on ne devroit regarder que comme des patriotes, tout au plus, un peu trop exaltés. Si vous ſaviez combien ces petites fautes font de tort.

Vous ſuccombez, & tous vos apprêts, toutes vos menaces, vos fanfaronades s'en vont en eau

de boudin. Vous perdez le tems & votre argent, car je ſais ce qu'il vous en a coûté, à vous donner puérilement les honneurs de la victoire : & puis l'on ſe moque de vous.

Autre balourdiſe ; tout en couvrant votre défaite de lauriers, payés beaucoup trop cher, l'aiguillon de la vengeance ſe fait ſentir au fonds de vos cœurs. Vous ſoulevez le peuple, vous l'excitez à pendre à tort & à travers ; mais ce qu'il y a de pis, c'eſt que vous laiſſez divulguer les expédients ruineux qu'il vous a fallu employer pour vous procurer de l'argent, & tout le monde ſait maintenant de qui les furieux ont reçu leur ſalaire.

Une grande partie eſt liée. Des calomnies, ſoutenues par un bon verſement de *guinées*, ont excité la plus grande fermentation. Beaucoup d'honnêtes gens même ſont duppes. Enfin l'intrigue eſt conduite avec une adreſſe, une capacité que je ne peux m'empêcher de louer. Les fauxbourgs ſe donnant la main ſous les chefs que vous leur aviez préparés, devoient venir foudroyer ce Châtelet, auquel, j'en conviens, vous avez de grands reproches à faire, & qui vous inſpire un trop juſte effroi. Malheureuſement le la Fayette qui ne dort point, fait bonne garde, & déroute les pendeurs.

Et vous allez faire mettre dans le N°. 148 de la chronique un *alinéa*, dans lequel, en cherchant à vous excuſer, vous vous plaignez de *l'appareil militaire* qui a été déployé le 26.

Tout le monde ſait que le vile & factieux auteur de la chronique eſt à vos gages; tout le monde en conſéquence voit un aveu dans vos excuſes; & dans vos plaintes, le dépit d'un coup manqué. Il falloit garder *le tacet*, & tâcher d'endormir le dragon.

Et vous, mon bien aimé Charles de Lameth, vous que vos grandes qualités m'ont déterminé à faire arriver à la préſidence du club, vous manquez auſſi de ſageſſe.

Vous avez conçu le deſir d'obtenir le commandement général de l'armée. Je ne le blâme pas. Il prouve la grandeur de votre cœur. Tout autre que vous ſeroit effrayé de l'idée de ſuccéder à l'homme qui occupe maintenant cette place. Ce deſir d'ailleurs annonce de la prévoyance. Ce ſeroit beaucoup ſans doute pour vos deſſeins que d'être à la tête des troupes. Vous auriez moins de dépenſes d'armes à faire pour équiper vos champions.

Mais quelques furets pénètrent vos vues, &

vous allez sottement écrire au Général un désaveu qui confirme ce qu'on ne faisoit encore que soupçonner. Vous allez plus loin, vous rendez cette lettre publique, afin que personne ne doute de votre intention. Qu'arrive-t-il ? c'est que toute l'armée vous bafoue ; & pour faire la nique à celui qu'elle appelle *le général Jacot* (c'est vous au moins) elle renouvelle à son chef par mille & mille adresses, les assurances de son amour, de son dévouement, de sa confiance, de son admiration, & de son obéissance. Le beau coup que vous avez fait là ! Et, pour vous achever de peindre, votre secrétaire couronne toutes ces bévues par une réponse, qu'apparemment vous n'avez pas lue, dont la platitude fait mal au cœur, & dans laquelle, en paroissant rétracter votre premiere lettre, vous vous donnez un nouveau ridicule d'autant plus saillant, qu'il faut encore faire imprimer cette ineptie.

Qu'est-ce ? Vous avez du chagrin? Je vois ce qui se passe dans votre cœur. Vous êtes enragé de trouver toujours ce la Fayette sur vos pas. Vous me reprochez de vous l'avoir envoyé. Que voulez-vous ? C'est l'affaire du moment. Quand il a passé par mes mains, j'avois formé votre chef, actuellement fugitif en Angleterre pour ses beaux faits, ce prince dont vous n'étiez d'abord que

les prévôts ; je venois de vous paitrir, vous & vos amis ; tout mon attelier étoit épuisé de vices, il ne restoit sous ma main que des vertus, je les lui ai prodiguées. La candeur qui s'est trouvée là, a établi son siége sur son front ; la finesse & la gaieté se sont logées dans ses yeux ; la vérité a pris sa bouche pour son asile ; la sagesse, la prévoyance, la justesse, ont composé son esprit & son jugement. Pour fabriquer son cœur, je n'ai trouvé pour matériaux que la bonté, la douceur, la noblesse & la franchise. Enfin, à peine ai-je pu, en bien cherchant, trouver quelques légers défauts pour adoucir l'éclat du tableau, & mettre cet être privilégié en état d'habiter la terre ; car enfin, je ne pouvois pas y envoyer un ange.

Les la Rochefoucaud & quelques autres ont profité de la même veine, & se trouvent aussi assez bien partagés. Je conçois que ces hommes là vous donnent de l'embarras.

Je ne peux plus les refaire. Je ne pourrois que les détruire, & je sens bien que vous vous chargeriez volontiers de faire mettre mon ordre à exécution si je le donnois; mais il faut que chacun pense à ses affaires; ce seroit une injustice

dont je ne ſuis point capable, & que, d'ailleurs, ma cour céleſte ne me pardonneroit pas.

Je vous déclare même que je les prends ſous ma protection ſpéciale, & que nous nous brouillerions, ſi vous vous permettiez le moindre écart contre leurs perſonnes.

Je vous permets ſeulement de leur donner toute la tablature dont vous ſerez capables; de contrarier leurs vues, de traverſer leurs projets, de chercher à leur donner le change ſi vous pouvez.

A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

Une intrigue n'eſt belle qu'autant qu'elle éprouve & ſurmonte beaucoup d'obſtacles. C'eſt pour l'intérêt même de votre renommée, que je vous ai oppoſé des hommes d'un grand mérite qui vous obligent de déployer toutes les reſſources de votre génie.

Allons, mon cher fils, relevez-vous, ranimez le courage de vos dignes collègues; redoublez de ſoins, de diſſimulation, de fourberie; employez enfin toutes les qualités qui vous ſont tombées en partage. Souvent elles ont l'avantage ſur la vertu & la bonne foi.

Suivez votre noble carrière. Continuez à tromper, à égarer le bon peuple. Je vous promets de ne rien faire pour diminuer son aveuglement.

Mais aussi, à votre tour, mettez un peu plus d'adresse dans vos menées, un peu moins d'audace dans votre conduite. Attaquez moins ouvertement ces bons patriotes, ces honnêtes gens qui sont toujours entourés de la tourbe des Sages, de l'opinion publique, &qui, quoi que vous fassiez, en imposeront toujours à la classe au milieu de laquelle vous vivez.

Evitez sur-tout de jamais vous trouver en parallèle avec eux ; vous sentez trop bien que si jamais le gros peuple pouvoit saisir le point de comparaison, vous seriez perdus.

Ne vous battez jamais que dans les chemins couverts, la lumière vous sera toujours funeste. Evitez avec grand soin la rencontre de ce la Fayette, il vous battra par-tout. Tramez & serrez, n'agissez que dans les ténèbres, voilà votre lot.

Si, malgré tous vos efforts & vos précautions, vous avez le dessous, eh bien, vous vous serez au moins fait un nom, & avec la souplesse dont

je vous ai doués, vous trouverez toujours à vous retourner. Vous n'aurez, comme dans cette occasion-ci, que le déguisement à changer, & sous quelque masque que vous vous montriez, je vous réconnoîtrez toujours bien. Enfin si, par impossible, vous ne pouvez parvenir à rien dans le monde où vous êtes, je vous promets tout dans l'autre,

P. S. A propos, tâchez donc de choisir un peu mieux vos écrivains. Qu'est-ce qu'un Camille Desmoulins, dont la plume ordurière se traine toujours dans la fange? Votre Villette est un plat valet, qui n'a ni sel, ni logique. Cela est fait pour perdre un parti; votre Linguet a quelque chose de bon : du moins cela fait écrire. Mais c'est un homme affreux : quelle confiance voulez-vous qu'on prenne à un homme qui a prêché toutes les doctrines, & dont le cœur pourri est infecté de tous les vices? La vérité se déshonoreroit en s'exprimant par sa bouche.

Donnez-nous, me direz-vous, d'honnêtes gens qui veuillent faire ce métier-là? Je conviens de votre embarras; mais du moins recommandez-leur un peu plus de modération, sur-tout à votre Marat qui vous déshonore.

Faites taire auſſi votre St. Huruge : l'homme qu'il attaque eſt de droit regardé comme un homme vertueux ; un pareil reptile ne peut s'attacher qu'à la vertu.

Le Père Eternel.